

73

SUR L'INDUSTRIE
A
MONSIEUR
MSR. JEAN FERDINAND
JUNGSCHULTZ
DE ROEBERN

BOURGGRAVE DU ROI
ET
BOURGUEMAÎTRE DE LA VILLE D'ELBING

LE JOUR DE L'ELECTION

CELEBRÉE LE 7 DE MARS 1769

DE LA PART DU COLLEGE

PAR


C. G. PROEW

PROFESS. EXTRAORD.

A ELBING

IMPRIMÉ CHEZ JEAN GOTTL. NOHRMANN.

8



SUR L'INDUSTRIE
MONSIEUR
M^{SR}. JEAN FERDINAND
JUNGSCHULTZ
DE ROBERN
BOURGGRAVE DU ROI
ET
BOURGEMAITRE DE LA VILLE D'ELBING
LE JOUR DE L'ELECTION

CELEBRE LE 17 MARS 1769

DE LA PART DU COLLEGE

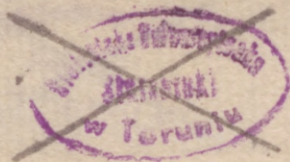


C. G. PROEW

Pol. 8. 11. 1380 / Est. -

A ELBING

IMPRIME CHEZ JEAN GOTTL. NOHRMANN



MONSIEUR,

Le College se rejouit de la grace, que Sa
Majesté vient de VOUS faire, en VOUS ho-
norant de la dignité de Bourgrave. Moins par
coutume, que par un intérêt sensible, qu'il prend
à toutes VOS prosperités, il m'a commis l'hon-
neur de VOUS feliciter de cet heureux évène-
ment, & de VOUS assurer de son respect con-
tinuel. Soyés persuadé, MONSIEUR, que les
voeux sont les plus ardens, que nous faisons pour
la conservation de Vôtre santé & pour celle de
toute Vôtre maison. Fasse le ciel, que la dignité,
que VOUS soutenez maintenant avec tant d'éclat,
soit le commencement de plus grandes, & que
sous Vôtre protection le College puisse jouir

C. G. PROEW.

long-

long-tems des doux fruits d'une paix profonde.
Au reste, MONSIEUR, daignés souffrir, que
je VOUS adresse les feuilles suivantes: je con-
viens de ce qu'elles ne meritent guères d'être
parées de Vôtre Nom, mais aussi ai-je l'honneur
de VOUS assurer, que, quoique tout le monde
puisse me surpasser à cet égard, personne ne
pourroit avoir pour VOUS plus d'attachement
que moi, ni être avec plus de veneration

MONSIEUR

Vôtre

très-humble & très-obeïssant
Serviteur

C. G. PROEW.



SUR L'INDUSTRIE.

La difference entre les obligations parfaites & imparfaites, considerée de près, n'est que l'ouvrage de l'Idole du genre humain. Duppé du penchant pour la liberté on s'est formé un sistème d'une foule d'actions, qu'on ne veut faire dependre que du tribunal de la conscience. Je conviens de ce qu'il y en a quelques-unes, qu'on abandonne à la conduite des consciences, faute de motifs assez forts pour les faire pratiquer; mais je soutiens en même tems, que c'est se tromper que de croire y trouver les bornes du pouvoir le- gislateur. Non c'est plutôt par un coup de sagesse, que les loix n'y touchent pas, sans deroger à leur droit d'en dis- poser. Si chaque vertu, chaque trait particulier du Citoien influe, tant soit peu, sur l'Etat: Si, independamment de la forme du Gouvernement, l'avantage du public marque l'éten- due de son droit d'ordonner; comment restreindre la somme des engagements de ceux-là? comment reserrer celui-ci & lui disputer de pouvoir y forcer? Tout republicain que je

*

fuis,



fuis, je me declare hautement pour la dependance de toutes les actions qui se rapportent au bien-être de l'Etat: on n'est libre que pour celles, qui sont hors de liaison avec lui; le reste est de son ressort.

L'industrie cette mère feconde de plusieurs vertus sociales est chargée du même préjugé. Or cette vertu, contribuant le plus au bonheur public, ne peut pas être mise à tous les jours, sans risquer de l'annéantir & de faire tarir en même tems une source considerable de la fortune publique. M'étant proposé d'en faire voir l'influence, je compte sur l'indulgence du lecteur, laquelle, jointe à l'amour de ma patrie, fera l'apologie de cet abrégé.

Cette influence s'anonce d'abord en ce qu'elle prend les habitans vertueux, doux & humains. Loin d'empieter sur les droits de la foi, qui seule est capable du changement de nos coeurs corrompus, je la suppose dans l'homme industriel, & j'avance hardiment que la devotion est presque toujours attachée à l'industrie, au moins l'oisiveté est incompatible avec la condition d'un vrai dévot. Oui je fonde mon sentiment même sur les maximes de la religion, qui nous ordonne de fuir le loisir, pour échapper au vice. Le bonheur des mortels consiste bien dans le travail, la jouissance, & le repos; mais cette dernière qualité, si nécessaire au vrai bonheur, change tout à coup de nature à moins qu'elle ne soit bien menagée: pour peu qu'on en fasse trop, tout



tout son mérite s'évanouit. Rien de plus insupportable qu'un loisir continuel. L'homme, à force d'en jouir s'ennuie de lui-même; pressé de sortir de sa léthargie, il hait jusqu'au moindre retour en lui-même, il recherche des occupations capables de l'étourdir, & trouvant le travail trop pénible, il se laisse aller à la débauche & au désordre: D'un fainéant qu'il étoit il devient un monstre. Ainsi ne voit-on pas clairement que l'industrie opposée à l'oïveté produira aussi un effet également contraire?

D'ailleurs le luxe, fils de l'industrie, pourvu que la raison le conduise, produit un changement avantageux dans les mœurs. La liaison du corps & de l'ame est trop étroite, pour que la délicatesse du manger & du boisson, le goût relevé dans les vêtements & toutes sortes de plaisirs sensuels ne lui donnent un bon pli en matière de conversation; j'en appellerois au beau sexe, si j'étois moins ignorant en ce qui regarde son détail. Outre cela les Etrangers que l'industrie attire en foule, manqueroient de continuer le commerce avec un peuple, qui sans bonne foi & sans politesse ne fait leur en inspirer le goût. Mais celui-ci voyant que son débit, sans ces vertus-là ne fera jamais bien des progrès, s'efforce, d'étudier les moyens de s'en assurer. Au milieu de ces efforts il se forme soudainement une nation nouvelle civilisée & vertueuse. Voilà l'application au travail, qui est l'aiguillon de cette révolution heureuse: sans elle, tout est barbarie;



avec elle le sauvage Americain étendu dans son hamac & chantant la valeur brutale de son ayeul, feroit tête aux faïnéans du palais. Oui je suis presque tenté de supposer que les moeurs des nations sont en raison de leur application.

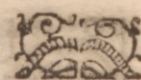
Le second avantage de l'industrie consiste en ce qu'elle enrichit le tresor public ; voici comment. La suffisance & la durée des fonds assignés aux besoins de l'Etat fixent la mesure commune de sa prosperité, plus ils sont grands & certains, plus son maintien est assuré. Or la plupart de ces fonds étant tirés des impôts, qui se levent sur les propriétés & les personnes, sur les denrées, ou sur la main-d'oeuvre, ou enfin sur les marchandises, auront sans doute le sort des sources, qui les font naitre. Sans dire mon sentiment sur la valeur relative de toutes ces especes d'impôts, je crois que les deux dernieres sont les plus ordinaires : & cela étant, n'est-il pas évident que l'accroissement du commerce & des arts mechaniques entrainera celui des revenus publics ? De plus, l'interêt inseparable de l'industrie la portera à donner toute la perfection possible à son objet : le marchand juste, exacte & assidu dans son commerce, le manufacturier ajoutant un nouvel éclat aux qualités de son ouvrage, le laboureur defrichant même les rochers presque inaccessibles, tout cela appellera les Etrangers, qui en augmentant le debit de nôtre superflue, nous apportent en échange ou de l'argent, ou des marchandises : l'un nous

garantit



garantit de la misère d'un commerce passif, l'autre en payant le droit de l'entrée multiplie les revenus du public. Alors l'Etat n'est qu'un assemblage des biens partagés entre plusieurs nations. Heureux le peuple, qui fait s'approprier les commodités des voisins, sans se charger de ses peines ! Enseveli dans le néant, l'industrie l'en tire, & le met en état de repandre l'opulence & le bonheur dans toutes ses parties. Helas ! que ce petit détail m'arrache de soupirs ! que ne puis-je le réaliser, ou ne le point connoître !

Mais ces richesses qu'un peuple laborieux repand sur l'Etat sont encore bien accumulées par l'épargne des sommes considérables, qu'il est obligé d'employer à soulager la misère. Les hôpitaux & les maisons d'orphelins y feront moins fréquentes qu'à l'ordinaire : Ces institutions louables en elles-mêmes, plus elles font gloire à la charité de la nation, plus elles prouvent l'indigence du peuple. Le citoyen ayant amassé les fruits de son industrie, ne se trouvera jamais exposé de charger le public du soin de son entretien. Non, au lieu d'adoucir le poids de sa vieillesse au gré de la charité du gouvernement, la frugalité de son âge de vigueur le nourrira de son propre bien : loin de redouter l'approche de la mort par un rongant pressentiment du sort de ses enfans, il est sûr, que les biens & les maximes qu'il leur laisse ne manqueront pas d'en achever l'éducation, assuré qu'il ne sera pas remplacé par un pourvoyeur cruel, il meurt content &



ses derniers soupirs ne font point les effets d'une ame ferrée. Enfin si une calamité au dessus des efforts de l'Etat le presse, les forces de ses habitans industrieux lui donnent le moyen d'y remedier. S'agit-il de repousser un ennemi prêt à ravager & à bruler, le citoyen ne comptera pour rien les sommes immenses qu'il est capable de sacrifier : l'Etat n'a qu'à demander ; tout principe de propriété est oublié, il ne connoit le prix de ses biens qu'autant qu'ils peuvent éloigner le malheur commun : d'un bon père de famille il devient tout à coup le sauveur de la patrie, le dieu de ses frères.

En troisième lieu l'industrie conserve la paix civile. Celui qui fait profession de cette vertu politique manque des passions nécessaires pour se prêter à la division interieure. L'orgueil & la pauvreté, sources ordinaires de ce mal contagieux, ne lui sont point conües. Car toute son ambition ne va pas au de-là du desir de pousser son métier au dernier point de la perfection, & les fruits de son travail le mettent à couvert des horribles effets d'une indigence affreuse. En second lieu L'homme appliqué se sent trop saisi de son objet, son dessein d'en étendre le succès s'empare trop de son esprit, pour avoir assez de loisir à penser sur des projets, dont l'issue pourroit lui être nuisible. Enfin connoissant le prix de ce que son travail lui a remporté, il tremble d'en exposer la moindre partie au hazard. Persuadé
que



que les guerres civiles sont inseparables de la langueur du commerce, de l'impunité des plus grands crimes, & d'un entier oubli des loix, gardes sacrées de son honneur, & de son bien, il en fuira jusqu'à la pensée au lieu d'y prêter les mains, ou d'en être même le Chef, il fera tout pour étouffer les premières étincelles de ce feu devorant. Si le malheur est sans remède, il se range du côté du gouvernement, & poussé par la reconnoissance il lui sacrifie biens, santé & même la vie.

Voilà assez de raison pour convenir de ce que le bonheur de l'Etat depend presque absolument de l'industrie de ses habitans. Si le detail, que je viens d'en faire, ne paroît pas assez important, qu'on s'en prenne à ma façon de l'expliquer: le soleil malgré sa lumière penetrable ne peut toujours nous luire; mais la faute est du côté des nuës épaissés, ou de nôtre vue corrompue qui nous empêchent de le sentir.

Il seroit maintenant de saison de parler du droit de l'Etat d'en imposer la pratique & de la maniere dont il pourroit faire valoir ce droit; mais sachant, que les maximes d'obeir ne demandent qu'un peu de bon-sens, au lieu que celles de manier le gouvernail pretendent des ames grandes & élevées, je n'aurai garde d'étaler ce que j'en pourrois dire: mon amour propre n'est pas assez aveuglé pour porter mes pas dans ce lieu sacré, dont les initiés
mêmes



mêmes n'approchent qu'en tremblant. D'ailleurs les bornes de ces feuilles me defendent de lacher la bride à mes reveries politiques. Je pourrai assurer le lecteur que son approbation de ceci me determineroit à une explication de ce que j'ai deja mis en brouillon sur cette matiere là; mais je suis sûr que le même lecteur se joueroit hautement de ce miserable artifice, & comme je crains fort de m'échauffer la bile, je veux rompre le discours.

Voilà assez de raison pour convenir de ce que le bon-
heur de l'Etat depend presque absolument de l'industrie de
ses habitants. Si le detail que je viens d'en faire, ne
paroit pas assez important, on s'en prendra à un autre
de l'expidient: la gloire de l'Etat ne peut
être que dans son commerce, mais c'est
à nous à nous en occuper, ou de
de le tenter. Il seroit maintenant
l'Etat d'en importer la pratique & de la maniere dont il
pourroit faire valoir ce droit, sachant que les maxi-
mes d'obser ne demandent qu'un peu de bon sens, au lieu
que celles de la maniere de le faire exigent des sages
grandes & élevées, je n'aurois garde d'écarter ce que j'en
pourrois dire: mon amour propre n'est pas allé aveuglé
pour porter mes pas dans ces lieux sacrés, dont les initiés



Pol. 8. II, 1366-1380

